

## **D'une drôlerie bédéesque** *Ubu roi*

Michel Vaïs

Numéro 125 (4), 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2074ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)  
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2007). Compte rendu de [D'une drôlerie bédéesque : *Ubu roi*]. *Jeu*, (125), 18–20.

# D'une drôlerie bédéesque

Deux grands potes de Québec, qui n'ont pas joué ensemble depuis un quart de siècle, se retrouvent en Mère et en Père Ubu. Quand, en outre, les deux amis se nomment Marie Tifo et Rémy Girard, on peut être assuré d'un mélange de fantaisie et de jeu débridé, garant d'un plaisir que l'on ne trouve pas toujours au rendez-vous dans une pièce d'Alfred Jarry. C'est qu'avec son côté potache mal léché, ses drôles de tournures en français pseudo-moyenâgeux, ses exigences de mise en scène qui, faute de centaines de figurants, obligent à se rabattre sur des marionnettes, *Ubu roi* contient suffisamment de chausse-trapes pour faire damner la plupart de ceux qui s'y risquent. Les principaux obstacles qui guettent le metteur en scène imprudent sont en effet la caricature, un ton solennel qui confine à l'ennui, des références trop directes à l'actualité (car les tyrans sont de toutes les époques, hélas !), la grossièreté gratuite ou d'autres verrues empêchant l'adhésion du public et sa jouissance intime.

Rien de tel ici. Tout débute par un prologue guignolesque avec une chanson entonnée en chœur par toute la troupe. Apparaît aussitôt un décor au milieu duquel trône une grande roue illuminée, baignant dans une musique foraine dont des citations du *Parrain* et d'*Astérix* continuent de plonger le spectateur dans un monde merveilleux où réminiscences enfantines et parodies des classiques échangent leurs billes.

Dans le déroulement de la sombre machination du couple Ubu cherchant à accéder au trône de Pologne, des foules de bonnes idées montrent que le metteur en scène, Normand Chouinard, a constamment fait preuve d'ingéniosité. Mère Ubu fume, ce qui lui donne sur son benêt d'époux un ascendant certain. Dans les agapes dont se repaissent les convives du banquet initial destiné à assurer des appuis à Ubu (redoutable obstacle, car se goinfrer sur scène est toujours périlleux : on feint ou l'on est trop cru), l'absorption des aliments est ici déjouée par un artifice : la bouffe est en carton et, au lieu de faire mine de la dévorer, chaque soldat la glisse sous son chandail, ce qui fait croître instantanément son abdomen. Cela permet de voir s'enfler autant de pléthores intestinales, comme des sous-produits de celle, hénaurme, du Père Ubu, ornée de la gidouille de circonstance. C'est ainsi que tous les souverains et potentats créent les modes.

## *Ubu roi*

TEXTE D'ALFRED JARRY. MISE EN SCÈNE : NORMAND CHOUINARD, ASSISTÉ DE GENEVIÈVE LAGACÉ ; DÉCOR : JEAN BARD ; COSTUMES : SUZANNE HAREL ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE ACCOLAS ; MUSIQUE : YVES MORIN ; CHORÉGRAPHIES : SUZANNE LANTAGNE ; MAQUILLAGES : JACQUES-LEE PELLETIER ; ACCESSOIRES : NORMAND BLAIS. AVEC FÉLIX BEAULIEU-DUCHESNEAU, GUY BERNARD, NORMAND CARRIÈRE, ALEXANDRE DANEAU, DAVID-ALEXANDRE DESPRÉS, SÉBASTIEN DODGE, MAXIM GAUDETTE, RÉMY GIRARD, BENOÎT PARADIS, ÉMILE PROULX-CLOUTIER, LISE ROY ET MARIE TIFO. PRODUCTION DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE PRÉSENTÉE DU 17 AVRIL AU 17 MAI 2007.



*Ubu roi de Jarry, mis en scène par Normand Chouinard (TNM, 2007). Sur la photo : Marie Tifo (Mère Ubu), Sébastien Dodge (capitaine Bordure) et Rémy Girard (Père Ubu). Photo : Yves Renaud.*

Lorsque le capitaine Bordure entre en scène, il danse sur un pied au lieu de marcher, portant une cape écossaise ainsi qu'une demi-jupe d'un côté et un pantalon de l'autre. Avec un accent anglo-germanique, ce militaire à l'origine double mène au sifflet une brigade de musiciens (des cuivres) qui parcourent le décor sans relâche, multipliant leur nombre par des figurines de carton qu'ils transportent et qui se déplient comme des jouets d'enfants.

Le roi Venceslas apparaît sur un petit balcon devant son palais, lequel est représenté, comme dans un parc d'attractions, par la gueule grande ouverte d'un clown. Lorsque, l'heure de la Révolution ayant sonné, tous se ruent sur lui, il en perd sa mante royale pour se retrouver en sous-vêtements couleur chair. Le régicide est conçu comme un véritable ballet.

Le duo entre la Reine Rosemonde (Lise Roy à la voix grave) et le jeune et touchant Bougrelas de 14 ans (Maxim Gaudette à la voix haut perchée, cheveux à la Jeanne d'Arc) est du plus haut comique. Le jeune homme court en sautillant, avec ses

longues guêtres d'un jaune-vert tendre. L'antre sombre dans lequel ils se réfugient pour comploter la reconquête du trône n'est autre que l'envers du balconnet du roi d'une scène précédente. Beau symbole du caractère éphémère du pouvoir : l'envers du palais, c'est la grotte !, comme c'était le cas dans *La vie est un songe* de Calderón de la Barca. *Grotte, sweet grotte*, comme dirait Ben Laden, sous la plume de Garnotte.

Mais voici qu'apparaît le cheval du Père Ubu. Il est mécanique. Installé sur un plateau à roulettes que l'on traîne comme un gros jouet, on y met une pièce de monnaie pour le faire vibrer, comme à l'entrée du supermarché. À un moment, la bête s'arrête et Ubu, juché sur une monture inerte, pique une grosse colère d'enfant. Résigné, un adulte de sa cour le fait alors repartir. Autre clin d'œil au « tout est possible » de l'univers merveilleux de l'enfance :

l'utilisation amusante des trappes, pour divers tableaux. Car c'est un *must*, pour monter *Ubu roi*, il faut au minimum une trappe (pour l'évacuation verticale des nobles). Mais sur le plateau du TNM, on nage dans l'abondance : il y en a trois. Ainsi, lorsque la Reine arrive en raquettes, dans la neige, à la fin de la pièce, elle s'assoit un moment, négligemment, au bord d'une trappe, laissant pendre ses pieds dedans. Lorsqu'elle se relève, elle n'a plus ses raquettes ! Tout est cousu de fil blanc, mais avec le transparent éclat de l'évidence.

Dans une rare allusion à la politique contemporaine, à la fin, le peuple abat la statue d'Ubu en poussah et, de son cerveau ouvert, sort des armes... (On pense naturellement à la chute statuesque de Saddam Hussein ou de Lénine.) Par ailleurs, les batailles sont plutôt de joyeuses bagarres d'écoliers, au cours desquelles les adversaires peuvent changer de bord au gré des échauffourées : à un moment donné, le palotin Giron finit du côté des soldats de Bougrelas, presque sans faire exprès. Autre plaisir dont le metteur en scène ne s'est pas privé : il fait apparaître Alfred Jarry en *cameo*, traversant lentement le plateau à vélo, en costume noir et chapeau melon.

Dans l'ensemble, Chouinard a bien saisi l'esprit étudiantin, franco-français, d'*Ubu roi*, en adoptant une stylisation qui rappelle le symbolisme, dans laquelle l'œuvre s'inscrit. Les douze interprètes se multiplient sans essoufflement apparent, ajoutant aux rôles prévus par l'auteur ceux de spectateurs intervenant dans l'action. Ma seule réserve est qu'à force d'imagination, le spectacle se soit trouvé un peu lourd, parfois laborieux sur le plan des déplacements, trop chargé d'accessoires et d'éléments de décors inutilisés. Bref, il se dégageait de la pièce un certain manque de simplicité. Cela dit, je n'ai pas boudé mon plaisir : c'était joyeux, vif, d'une drôlerie toute bédésque, rempli de bonne humeur et pas ennuyant pour deux sous. ¶



*Ubu roi* de Jarry, mis en scène par Normand Chouinard (TNM, 2007). Sur la photo : Émile Proulx-Cloutier (Boleslas-Ladislas), Normand Carrière (roi Venceslas), Lise Roy (reine Rosemonde) et Maxim Gaudette (Bougrelas). Photo : Yves Renaud.